



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Nous allons aujourd'hui vous dire quelques mots sur ces nombreux apprêts de campagne, si blancs, si frais, si légers, dont la mousseline et la paille font les principaux frais. La femme élégante qui va dans son château, sa maison de campagne, sa villa, celle même qui n'a pour résidence que ces jolis appartemens de campagne que l'on trouve aux environs de Paris, ont toutes une charmante recherche de lingerie, de chemisettes brodées, de peignoirs blancs, roses, bleus, etc. Pour fondation de ces trousseaux rustiques, on emporte plusieurs chapeaux de paille cousus : celui du matin, en grosse paille avec un seul ruban cerclé autour de la forme, et revenant former les brides, est destiné à recevoir toutes les ondes et les brises qui viennent s'entre-

mêler au soleil d'été. Un chapeau plus fin, mais du même genre, est orné sur le côté d'un nœud de jolis rubans paille blancs, frangés ou écossais, ou même d'un bouquet de fleurs des champs ; un voile de tulle cousu au bord complète ce chapeau qui sert aux visites du matin et aux parties de campagne. Puis, pour plus grand luxe, une capote en paille de riz, avec une branche de verdure ou un joli ruban, un voile de blonde unie au bord ; ceci sert aux réunions du soir, aux visites de l'après-midi, etc. Viennent ensuite les capotes en batiste écrue, pour la petite propriété ; en gros de Naples écri pour les femmes plus élégantes ; les capotes en mousseline ou fin jaconas, doublées en soie rose, et garnies de rubans à carreaux roses ou blancs, ou même en bandes de la même étoffe doublées de rose et bordées de petits lisérés. Beaucoup de femmes préfèrent pour leurs chapeaux de paille des formes

très-basses et inclinées en arrière ; les passes sont très-grandes et descendant beaucoup sur les joues.

— Dessous tous ces chapeaux la petite ruche de blonde est toujours indispensable ; elle est ornée de deux nœuds de chaque côté, et de ces nœuds partent les rubans qui viennent se nouer derrière la tresse de cheveux. Cette mode se soutiendra long-tems encore, parce qu'elle est à la fois jolie et commode. Pour l'été, on a fait de ces ruches en fine dentelle de Bruxelles ou point d'Angleterre. Pour négligés, on en a fait aussi en tulle bordé de petites dentelles ; des bandes de tulle tiennent lieu de rubans et se nouent derrière la tête, ce qui forme de jolies coiffures du matin.

— Les chemisettes s'emportent par douzaines, dans des cartons dont les uns renferment les cols carrés à riches broderies, qui forment toute l'élégance des toilettes d'été, puis les petits cols *brisés*, ronds ou carrés que l'on porte avec les peignoirs du matin, les amazones, les pélerines qui sont trop chargées de garnitures pour supporter un grand col. On a aussi une provision de cols de batiste qui sont plus convenables que la mousseline à certains négligés ; ceux-là, bien que plus simples, sont les plus chers, par le prix de l'étoffe de la broderie, qui sur la batiste ne peut être imparfaite, et enfin par les valenciennes qui sont les dentelles les plus coûteuses.

— A cela vous joignez semblable approvisionnement de manchettes assorties à tous vos collets, sans compter les bandes de mousseline en tulle brodé qui se nouent autour du cou en guise de sautoir.

— A propos de sautoir, nous dirons ici que les foulards fond blanc à jolis semés de couleur sont très-adoptés pour la campagne. La fraîcheur et le bon goût qui distinguent ces foulards les rendent très-jolis autour du cou d'une femme.

— Le soin des pantalons n'est pas moins important dans cette saison. Après ceux

en coutil à sous-pieds que l'on porte à cheval, viennent les pantalons en fin bazine à poignets garnis de batiste brodée, au-dessus de la cheville ; puis les pantalons qui n'ont ni coulisses ni poignets au bas des jambes et qui flottent dans toute leur largeur : ceux-ci ont au bas de belles broderies et de petites dentelles ; ils sont un objet de luxe et d'utilité.

— Les peignoirs négligés s'emportent par douzaines. Les uns sont à fonds blancs avec des dessins de diverses nuances, les autres ont des fonds de couleur sur lesquels sont des dessins blancs. Nous citerons dans ce dernier genre des mousselines très-claires, bleu azuré ou rose tendre, sur lesquelles sont des bouquets blancs ménagés dans la mousseline ; rien de plus léger, de plus transparent, de plus vaporeux que ces sortes de mousselines.

— Les mousselines à petites raies mates et claires font aussi de fort jolies robes ; on en voit des redingotes garnies de ruches de tulle autour des pélerines et sur les devans.

— Quelques redingotes ou petites robes en gros de Naples écossais sont indispensables pour les jours brumeux. On en voit beaucoup à carreaux couleur sur couleur, c'est-à-dire fond vert clair à carreaux vert foncé, fond lilas à carreaux violets ou bruns, etc. On emploie aussi à cet usage des taffetas chinés ; les plus élégantes sont garnies en biais ou ruches de ruban, ainsi que l'a représenté notre dernier modèle, qui, sorti des ateliers de M^{me} Céline Martin, fait reconnaître le bon goût qui distingue cette maison. Le chapeau pris aussi à la même source offre une des coupes les plus avantageuses à la physionomie. Les rubans sont frangés, genre à la mode cet été.

La campagne offre comme la ville des jours de fêtes, de grandes réunions, de coquettes rivalités qui demandent aussi leur élégance, leur plus grande recherche de toilette. Pour les dîners, soirées dansantes, spectacles de château, nous ne

pouvons indiquer rien de plus joli, de plus convenable, que les organdis brodés en laine-cachemire que nous avons vus aux magasins Sainte-Anne. Les dessins, d'une composition légère et gracieuse, rehaussés par la vivacité des nuances, font un effet charmant sur la transparence de l'organdi aussi clair que la gaze. Une large ceinture à bouts flottans et une écharpe de gaze ou de tulle complètent ces toilettes. Pour coiffure, ce sont les cheveux dans toute leur simple beauté ou quelques coques de rubans. Pour plus grande solennité, on hasarde une fleur naturelle s'il se peut, ou sortant de chez *Baton*, afin qu'elle soit au moins aussi jolie que nature.

— Du reste, les toilettes adoptées pour la campagne dépendent beaucoup du genre d'existence que l'on y mène; et telle société n'y trouve que repos et mœurs patriarcales, tandis que d'autres y vont chercher toutes les agitations et les plaisirs de la capitale. La véritable *vie de château* est celle où l'on transporte une partie des habitudes de la Chaussée-d'Antin et du noble faubourg. Pour en donner un exemple, nous citerons le compte-rendu d'une de ces soirées de château, où le narrateur dépeint trop peu scrupuleusement peut-être le caractère des acteurs figurant dans cette petite comédie d'amateurs. Ainsi, dit-il, après une journée qui se passe en causeries, en toilettes et en fringantes promenades, nous avons le soir spectacle dans une petite salle charmante qui a deux rangs de loges, un balcon, un parterre, des avant-scènes, tout cela frais et doré à ravir; et l'on y joue la comédie, le vaudeville et l'opéra-comique avec une perfection qui ferait pâlir quelquefois les astres dramatiques de la capitale. La troupe blasonnée qui exploite en ce moment le privilège du château de Cour... est la plus distinguée que l'on ait vue depuis ces charmantes soirées dramatiques que nous donnait à Surène cette excellente princesse de Vaudémont, tant regrettée par M. de Tal-

leyrand dont elle savait tous les secrets.

On a donné *la Chanoinesse* et *l'Alcove*, devant près de trois cents spectateurs venus de Paris et des châteaux voisins. Dans *la Chanoinesse*, le rôle de M^{me} Volnys a été joué d'une grâce merveilleuse, comme dit Angelo, par la vicomtesse de B..., cette ravissante échappée du monde financier, si gracieuse, si frêle, et dont M. Edmond de P..., qui fait des mots depuis qu'il n'a plus de bonnes fortunes, disait l'hiver dernier : — Elle ne pèse pas tant que sa dot en billets de banque.

Le marquis de G..., qui sous la restauration jouait doublement les colonels à la tête de ses cavaliers et sur les théâtres du monde aristocratique, cet inévitable et perpétuel colonel qui avait pris des leçons de Gontier, dont il possède l'encolure, est devenu général de paravents depuis qu'il a donné démission de ses épaulettes et qu'il est descendu de son cheval de bataille. Avec une redingote à la demi-solde, un chapeau à larges ailes, il représentait fort bien le général Bourgachard. Les manières, les inflexions et les tics d'un vieux grognard avaient été parfaitement saisis par le marquis de G..., ce qui est d'autant plus remarquable que le colonel, on le sait, a conquis tous ses grades sur la place du Carrousel.

Le rôle de la chanoinesse était dévolu à une actrice trop jeune encore peut-être pour le remplir, puisque M^{me} de N... n'a que vingt-huit ans. M^{me} de N... faisait sa rentrée dans le monde par ce rôle de douairière; elle n'y avait pas paru depuis cinq ans, époque où elle fut la cause *innocente* d'un fatal événement : lord H... se brûla la cervelle après avoir reçu la réponse qu'elle faisait à une téméraire déclaration. M^{me} de N... ne croyait pas sans doute que les choses iraient si loin, et qu'il s'agissait de *Etre aimé ou mourir*.

C'était M. de L..., le plus sémillant de nos dandys, qui était chargé du rôle de Paul. M. de L... arrivait de Chantilly,

où l'on avait remarqué ses équipages. Il nous racontait merveilles de la course, où il a perdu deux mille louis en pariant pour *Noëma*, à M. le duc d'Orléans, et *Offas-Dyck*, à M. de Beaulieu.

Après la pièce de M. Scribe a été jouée *l'Alcove*, charmant petit tableau de M. de Forges. Le rôle si original d'Alcide-Tousez a mis en relief tout le sel comique et la verve plaisante d'un noble pair, qui s'est abstenu comme juge, mais qui ne fera jamais défaut toutes les fois qu'il s'agira de montrer du goût, de l'esprit et du talent.

LA NINETTA.

C'était dans Bologne la docte, la pittoresque, la *Grassa*, comme l'a surnommée le dicton populaire; c'était un jour du commencement du seizième siècle, et il faisait beau ce jour-là, beau comme en Lombardie, quand il descend à travers les rayons d'un soleil trop chaud une brise fraîche de l'Apennin. Il faisait beau, et de plus c'était la fête de San-Petronio, le patron de la ville. Tous les habitans se trouvaient donc dehors à se promener et à se divertir; les uns se rendant en pèlerinage à la *Madona di San-Luca*; les autres chez les camaldules de *San-Michele in Bosco*; les plus sédentaires s'amusant sur la grande place à voir les marionnettes et les baladins.

Baladins ou marionnettes, aucun spectacle n'attirait foule plus nombreuse et plus choisie qu'une jeune fille svelte, jolie, gracieuse au premier coup-d'œil, mais éblouissante, enchanteresse, adorable, quand on l'avait vue faire quelques pas ou entendre chanter quelques notes : tour à tour papillon et rossignol, elle était le chant et la danse, ayant pris un corps puisqu'il en faut un pour nos yeux mortels, mais le moindre et le plus léger possible : aussi l'âme, à son aise dans cette

frêle et diaphane demeure, se manifestait par des airs inouis sur la terre ou des pas si aériens qu'ils supposaient des ailes un peu moins coupées que les nôtres. Aussi la foule était émerveillée et ne savait à quoi la comparer : à l'*angelica farfalla*, papillon angélique, à la fée Morgane. Si elle eût vécu de nos jours, on l'eût assimilée à la Esméralda. Bref, quand le groupe avait épuisé toutes ses formules d'admiration, il ne savait que s'écrier en cœur : *Brava! bravissima la Ninetta!*

A la danse et aux chants de cette jeune fille succédèrent quelques tours de magie d'un sien frère, beaucoup plus âgé qu'elle, et qui serait mort de faim, malgré ses merveilleux secrets de sorcellerie, si la véritable magie et la séduisante sorcellerie de sa sœur ne lui eussent procuré une existence commode, abondante, *grassa*, comme la ville qu'ils exploitaient.

La foule, en applaudissant avec frénésie la Ninetta, n'avait pas aperçu dans les tourbillonnemens de la danse ou dans les trilles de son chant quelque chose de languissant et de faible, ou, si elle l'avait entrevue, elle y avait cru trouver dans l'artiste une nouvelle manière plus caressante, plus gracieuse encore dans sa voluptueuse mollesse, et elle avait applaudi de plus belle; et cependant à cette heure même Ninetta se mourait. Elle s'était livrée avec trop d'ardeur aux arts qui tuent quand ils sont trop puissans dans un corps frêle, et quand la lame est trop tranchante pour le débile fourreau.

Elle avait eu beaucoup de peine à rentrer chez elle, appuyée sur le bras de son frère, et le long du chemin elle lui avait annoncé ce qui allait arriver, mais d'un ton léger et gracieux toujours, en plaisantant, et lui assurant que c'était bien le cas de montrer le pouvoir de sa magie : ce furent ses derniers mots. Elle les prononçait quand elle mit le pied sur le seuil de sa chambre, et elle tomba morte.

Ce fut un coup de foudre pour le magicien : il aimait beaucoup sa sœur; il em-

brassa sa figure froide, la couvrit de larmes brûlantes, pleura amèrement pendant une heure la perte de cœur qu'il éprouvait. L'heure qui vint ensuite fut en grande partie consacrée à déplorer sa perte matérielle et l'absence de bien-être qui allait en résulter pour lui. La nuit était arrivée sur ces entrefaites, et il pensait à ce qu'il allait devenir désormais : la magie, la véritable magie, la magie noire n'était pas bonne à exercer en Italie : que faire ? De réflexions en réflexions, il vint à se rappeler les derniers mots de sa sœur : — *C'était bien le cas de montrer le pouvoir de sa magie.*

Ceressouvenir fut comme une révélation pour lui : déjà l'heure était avancée, la rue tranquille, sans un bruit, sans une lumière ; c'étaient le silence et l'isolement nécessaires aux opérations du magicien : il alluma des cierges, puis de l'encens, puis.... que sais-je ? Le fait est que le matin Ninetta était debout, dansant et chantant comme la veille sur la place de Bologne. Oh ! que je regrette de ne pouvoir indiquer ici les moyens par lesquels l'habile magicien rendit sa sœur à la vie ! Que la terre serait belle et bonne à habiter si la recette à résurrection était connue ! Il n'y aurait plus d'amans déso-lés usuels en ce monde, plus de veuves inconsolables, plus de veufs : on ne laisserait dans la fosse que les méchants, et l'on verrait quels étaient les bons ménages, quels étaient les malheureux. Par malheur, ce secret de raviver les morts s'est perdu avec celui de l'azur des vitraux.

Quoi qu'il en soit, Ninetta avait repris le matin son enivrante existence de succès et de bravos, et il lui semblait qu'elle avait dormi profondément après avoir rêvé qu'elle était morte ; voilà tout. Elle dansait et chantait mieux que la veille encore. Cependant ses joues étaient d'une pâleur qui faisait paraître plus noirs ses beaux yeux, et ses lèvres étaient presque aussi pâles que ses joues. Cette danse tournoyante qui lui faisait naguère affluer

le sang au visage, le laissait aussi froid et aussi blanc que celui d'une statue de marbre. Il y avait quelque chose de prodigieux et de monstrueux dans ce contraste de l'ame brûlante dans un corps qui restait de glace, et quand, après une journée de ces violens exercices, elle posa sa main sur celle de son frère, il eut le frisson.

Il fut alors épouvanté de son œuvre, il craignit de se voir découvert, s'ils restaient, sa sœur et lui, à Bologne. Il l'engagea donc à parcourir l'Italie, et elle ne demanda pas mieux. La nouvelle ame, le nouvel esprit dont le magicien l'avait animée (était-ce un esprit de bien ou de mal), commença à se faire à ce corps gracieux, et dans toutes les villes où Ninetta passa, les places étaient trop étroites pour la foule qui venait l'admirer. Elle était plus légère, plus ravie, plus aérienne encore ; mais après avoir adoré ses pas et ses chants, on voyait avec peine cette blancheur mate de son front et de ses lèvres, quand ses yeux avaient tant d'éclat et de feu, et l'on pensait aux flammes de l'Hécla qui bouillonnent sous les glaces, ou au soleil sans chaleur d'une rigoureuse journée d'hiver.

Un jour qu'elle était sur la grande place de Milan, et au moment où elle s'élançait dans une danse gracieuse et touchant du luth, elle fut saisie et resta comme suspendue dans l'air ; un regard venu à elle du fond de la foule vint la frapper, le regard d'un jeune homme aux yeux noirs, aux joues pâles comme les siennes, un œil pénétrant, avide : il l'aimait, elle l'aima. Désormais elle ne vit plus que lui à Parme, à Plaisance, à Florence, à Ferrare, dans toutes les foules : elle ne dansait que pour lui ; alors elle ne pouvait plus toucher la terre, et il semblait qu'un pouvoir supérieur la soutint au-dessus du sol. Était-ce l'amour, était-ce l'esprit nouveau qui était venu ressusciter son corps tombé ? quelque chose l'attirait en haut, et elle cherchait vainement à poser

le pied, se débattant comme un enfant qu'emporterait un vautour.

Elle voulait bien danser et chanter pour son étrange amant, pour lui seul et devant lui seul, malgré les multitudes qui l'entouraient, mais elle repoussait toute autre expression de son amour que le regard, elle qui ne vivait que de l'âme : il en résulta que ce regard d'amour devint regard de haine, et que cet effrayant jeune homme aux yeux noirs, au teint d'une pâleur de mort, la poursuivait partout d'un œil menaçant et qu'il lui dit un jour : « Ninetta, tu ne sais pas quelle est ma vie ; tu ne sais pas quelle est la tienne ! »

Ces paroles mystérieuses la troublèrent, et quand elle fut de retour à Bologne, elle se sentit le besoin d'aller implorer dans les églises la miséricorde divine. Un soir, à la brune, elle entra dans l'église du monastère de femmes nommé *Corpus Domini*, et erra de chapelle en chapelle jusqu'à ce qu'elle arrivât au fond de l'église. Là elle voulut s'agenouiller, mais la force qui était en elle l'en empêcha et la poussa vers une dernière chapelle très-profonde et au fond de laquelle était une niche, dans cette niche un fauteuil, et sur ce fauteuil à peine éclairé par une lampe, une figure noire ayant une couronne d'or, des doigts basanés, amaigris, couverts de diamans.

« C'est le cadavre de la bienheureuse Catherine », murmura derrière elle une voix qu'elle reconnut. Elle n'osa regarder et s'enfuit.

Ayant perdu tout courage, elle avait laissé passer les jours après les jours sans donner de représentations publiques, et son frère le magicien voyant ses ressources baisser, la pressa de reparaitre sur la grande place de Bologne : elle s'y décide enfin et sa réapparition fut annoncée pour un jour prochain. Ce jour-là fut réellement une fête dans Bologne, qui était plus fière d'avoir produit la Ninetta que trois ou quatre jurisconsultes, autant de papes et une soixantaine de cardinaux, et la place était déjà remplie une heure avant l'entrée en

scène de la danseuse favorite. Un orchestre composé d'assez bons musiciens, car cette ville en a vu naître un grand nombre, était rangé devant l'estrade sur laquelle devait danser la Ninetta, et fit bientôt retentir le coup d'archet solennel. Pendant un quart d'heure le bruit de la musique se perdit dans la rumeur de la foule qui attendait ; puis tout-à-coup, et sans qu'on eût aperçu le moindre mouvement, Ninetta fut sur l'estrade. Était-elle venue d'en haut, d'en bas ? Nul ne le pouvait dire.

Alors commencèrent ses exercices, et jamais ils ne furent si étonnans : son frère même qui la voyait les répéter sans cesse n'y reconnaissait plus rien : c'était une révélation continue, une soudaine inspiration. Elle n'avait plus besoin d'équilibre, de pieds, de mains ; c'était un son visible qui dansait dans l'air, et des pas tels qu'en doit former l'esprit d'un chant qui caresse notre oreille. Tout était enivrement autour d'elle, et seule elle était triste et sombre ; elle n'osait regarder en avant, en arrière, à droite, à gauche, tant elle craignait de rencontrer l'œil noir du jeune homme aux joues pâles. Elle avait raison de le craindre. Il était là, dans la foule, la regardant sans cesse d'un air menaçant et murmurant des paroles formidables.

Ninetta ne le voyait pas, ne l'entendait pas et elle reprenait courage ; elle s'envolait, elle planait dans son élément, l'air, ou bien elle se perdait dans le nuage d'une écharpe qu'elle faisait voltiger à ses côtés, comme de grandes ailes, et l'on disait : « Voilà la colombe qui prend son essor.

— *Brava, Ninetta!* s'écria la foule.

— Que faites-vous ici ?... répondit une voix creuse... C'était le jeune homme pâle, l'amant dédaigné... Que faites-vous ? cette femme que vous voyez si bien vêtue de soie et d'or, et que vous admirez comme une divinité, et qui vous semble un prodige de beauté et de grâce, regardez-la... ce n'est qu'un cadavre. »

A peine ces paroles dites, Ninetta tomba

morte sur l'estrade, et le peuple s'enfuit dans les églises.

ERNEST FOUINET.

Littérature.

Le dernier roman de M. Elie Raymond a pour titre : *La Veilleuse* *. Et avant de parler de son ouvrage, je voudrais comprendre la signification que l'auteur attache à son titre : *La Veilleuse* ! S'il entend procurer, par la lecture de son livre, un moyen de veiller, il se trompe fort ; car loin de là c'est une dose très-soporifique que cet amas de petites historiettes qu'il qualifie du titre de *romans*. Pour moi, je vous dirai que ces romans, puisque roman il y a, sont dépourvus d'intérêt, que les caractères des personnages n'y sont pas vigoureusement tracés, que l'intrigue y est maladroitement conduite. Seulement on remarque quelques passages bien écrits, d'un style assez énergique, et des pensées vraies et profondes. Une justice à rendre à l'auteur, c'est que dans tout son ouvrage on remarque une grande facilité de style ; cette qualité, que nous signalons avec plaisir, a été aussi pour nous un motif d'une critique peut-être un peu sévère sur tout l'ouvrage, parce qu'elle prouve que M. Elie Raymond est capable de faire beaucoup mieux que sa *Veilleuse*, qui, nous le répétons, n'est pas une production du premier mérite.

— *Deux Martyrs*. 1832. ** — Cet ouvrage, où l'auteur s'est efforcé de dévoiler quelques-unes des blessures de la société actuelle, appartient au genre qu'ont fondé dans notre littérature romancière *Valentine* et *Indiana* ; dans ce livre comme dans les deux compositions de Georges

* 1 vol. in-8°, chez Auguste Labote et Charles Lelong, éditeurs.

** 2 beaux vol. in-18. Prix : 15 fr. Hippolyte Souverain, éditeur, rue des Beaux-Arts, n° 3 bis.

Sand, c'est la femme, pauvre ilote de nos lois, qui souffre, lutte et succombe. La position où l'auteur des *Deux Martyrs*, M. Fulgence Girard, a placé Giulia, nous semble à la fois plus habilement tracée et plus morale : jetée par le mariage dans une existence nouvelle, qu'ignorante du monde elle n'a pu entrevoir qu'à travers les instincts de son cœur et les illusions de sa jeune imagination, Giulia se trouve, lorsque la réalité la réveille, attachée à un époux dont le caractère et les passions brutales froissent et flétrissent tout ce que la nature avait mis de sensibilité dans son cœur : c'est dans ces dispositions que l'action commence. Giulia, quoique innocente, est poussée par la fatalité dans un concours de circonstances, où elle roule de malheurs en malheurs jusqu'à ce qu'elle s'y brise. Le roman se dénoue avec sa vie. Une large idée de sociabilité et de religion plane sur tout ce livre, dont l'intérêt et surtout l'élégante originalité du style doivent assurer le succès.

Une Vente aux Enchères.

Un journal qui dit bien tout ce qu'il dit, et que son succès a placé en première ligne dans tous nos salons, raconte, ainsi qu'il suit, une vente dont le récit est un petit trait historique trop piquant pour ne pas prendre place dans nos colonnes :

« Ces jours passés, à trois heures de relevée, place de la Bourse, hôtel des commissaires-priseurs, dans ce temple consacré au culte de la friperie et à l'adoration des vieilles défroques, on vendait une collection de tableaux après décès ou départ, suivant le langage officiel de ces braves messieurs de la prisée ; les place-mens allaient couci-couci.

» Et pourtant il y avait là des boutades flamandes larges comme la main, longues comme le doigt, d'un naturel exquis,

d'un fini ravissant, de vrais petits chefs-d'œuvre en un mot. C'était plaisir d'admirer ces figures si fraîches, si épanouies, ces yeux si doux et si malins tout à la fois. Tout parle, tout émeut, hommes et animaux, meubles et vêtements, dans les moindres esquisses échappées au pinceau d'un Teniers, d'un Van-Ostade, d'un Craesbeke.

» Tout-à-coup on entendit cette exclamation : Messieurs, on met en vente le n° 78! Or, le n° 78 n'était autre que le portrait de la duchesse de Longueville, peint par Mignard.

» O la belle œuvre! ô la belle tête! quel dessin! quel regard! quel coloris! quel sourire! peinture qui semblait née de la veille, tant elle était encore fraîche et bien conservée! femme qui nous eût dominés, nous, légers Parisiens du dix-neuvième siècle, comme elle dominait nos devanciers du dix-septième, les lourds Parisiens de la Fronde; car l'esprit et la beauté sont de tous les tems : ce sont les seules croyances qui ne passent point.

» Que de gens eussent donné beaucoup pour pouvoir presser les anneaux de sa blonde chevelure, pour toucher son front d'une blancheur de neige, pour poser leurs lèvres sur ces lèvres de roses!... Hélas! une peinture, voilà tout ce qui reste d'elle; mais que cette peinture est expressive, vivante, animée!... En 1648, on eût cédé sa vie contre le bonheur de posséder la personne de la duchesse de Longueville; en 1835, ô douleur! c'est à peine si quelqu'un s'est trouvé qui pût disposer de 53 fr. pour posséder son portrait.

» Car c'est à ce misérable chiffre de 53 fr. que la belle duchesse a été adjugée

à un petit homme portant lunettes et casquette vertes.

» Et l'on passa à l'Enlèvement des Sabines, de Mauzaisse, tableau qui, par parenthèse et malgré son mérite réel, ne fut nullement enlevé.

» O misère! ô triste destinée des choses d'ici-bas! On sera née Bourbon, on aura eu pour frère le grand Condé; le coadjuteur, le fameux cardinal de Retz, aura conféré avec vous; on aura tenu tête à une Anne d'Autriche, à un Mazarin; fait ses couches à l'Hôtel-de-Ville; vu tenir son fils, au nom de toute une capitale, sur les fonts baptismaux par le corps municipal assemblé; on aura pu se croire un moment reine de France, puisqu'on était reine de Paris; le sévère auteur des *Maximes*, François de Larochehoucauld, se sera mis à vos pieds; Pascal, les deux Arnauld auront recherché votre amitié; Port-Royal-des-Champs aura précieusement recueilli votre cœur; et moins de cent soixante ans après tout cela, place de la Bourse, hôtel des commissaires-priseurs, on vous adjugera pour 53 fr. au premier goujat qui se présentera... O misère! ô triste destinée des choses d'ici-bas!... »

PENSÉES ARABES.

Je vous ai connue versant des larmes de sang, tant était grande votre constance; pourquoi ces larmes sont-elles devenues blanches? J'ai répondu : ce n'est de ma part ni oubli, ni infidélité, mais à force de pleurer, le tems a blanchi mes larmes.

A ce Numéro est jointe la planche 1164.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

5. Juin 1835.

Modes de Paris.

N.º 264.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en satin garni de M.º Lavand-Beaudry rue Richelieu, 8.

Peignoir en Batiste. Dessin du dépôt de Mouselines Desbrières.

Et préparées pour être brodées, rue Neuve St. Roch, 13.

Messrs S. & J. Fuller N.º 34, Rathbone Place, London